

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La lucidité de deux géants

Carlos Bergeron

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2006). Compte rendu de [La lucidité de deux géants]. *Lettres québécoises*, (121), 16–16.

Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron, *Correspondances*,
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions
Trois-Pistoles, 2005, 116 p., 18,95 \$.

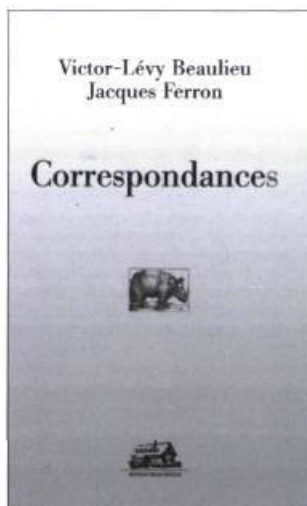
La lucidité de deux géants

La correspondance de VLB et de Ferron : une intimité bien surprenante.

« Des écrivains mineurs ont pu vous être utiles. Ce mérite leur suffit. » C'est ce qu'affirme Jacques Ferron (p. 89) dans sa lettre adressée à Victor-

Lévy Beaulieu, le 8 juillet 1983. La correspondance entre ces deux géants de la littérature québécoise est surprenante sur plus d'un point. En parcourant leur intimité, on n'arrive pas vraiment à distinguer s'il s'agit d'une amitié entre un monstre sacré (Ferron) et son disciple ou si les lettres attestent plutôt d'un entretien entre un éditeur (Beaulieu) passionné par son édité. En fait, la force majeure de cet ouvrage tient davantage à ce qui est supposé à travers une anecdote qui réfère souvent à des noms connus de notre corpus littéraire (Thériault, Tremblay, Bessette, etc.) ou à des faits qui nous font tout simplement sourire : « J'aurais préféré, mon cher Lévy, que vous parliez des trois *liftings* de Pierre Elliott Trudeau » (p. 81) ; « À propos, savez-vous ce que j'ai appris? Que Duplessis était descendant de Sauvage. » (p. 90)

En ouverture du recueil, la « Présentation » de Beaulieu (p. 11) prend à elle seule plus de vingt pages dans une plaquette en comportant cent seize. Cette présentation a pour fonction d'expliquer le contenu de certaines lettres ou alors de légitimer les faits qui y sont sous-entendus : elle assure une certaine cohésion entre les différentes pièces du recueil. Par exemple, en attirant l'attention sur la lettre du 11 août 1971, Beaulieu s'assure que, au moment voulu, le lecteur saura parfaitement bien l'interpréter : « Ferron traversait alors une période de haute turbulence : la crise d'Octobre l'avait secoué et éloigné de son sujet, c'est-à-dire lui-même. » (p. 21) Aussi, si Ferron sort en pleine représentation du *Ciel de Québec* adapté par Beaulieu en 1973, c'est qu'« après avoir expérimenté sur lui la chlorpromazine (qu'on administrait aux aliénés), [Ferron] avait entrepris de s'automédicamenter et cela l'épouvantait » (p. 23). Ces détails nous permettent d'avoir accès à une zone d'intimité qui est probablement la plus captivante de l'ouvrage, le reste se voulant la suture d'un échange d'informations qui varient des détails relatifs aux droits d'auteur accordés par l'éditeur : « Vous trouverez ci-joint un chèque de 560 \$, qui représentent les droits de *La tête de monsieur Ferron ou Les Cbiens* » (p. 59) à la confession passionnante : « Je n'étais rien, qu'un échappé de Saint-Jean-de-Dieu, sans langage, sans mots, impuissant à mettre



les virgules là où il le fallait, me contentant, pour être, de singer ce que je trouvais d'exaspérant dans le monde et en moi. » (lettre de Beaulieu, fin décembre 1980, p. 73)

En outre, le volet épistolaire en tant que tel (p. 35-96) est intéressant de par l'évolution qu'il propose, notamment par la relation qui prend de l'essor à mesure que nous progressons dans le temps. Surtout de la part de Beaulieu qui, tout en s'adressant souvent à son correspondant par la formule pompeuse « Éminence », semble toujours vouloir l'honorer. Au fil des lettres, le jeune Victor-Lévy Beaulieu ne tarit pas d'éloges face à son idole : « À côté de vous, nous sommes de bien petits poissons. » (p. 48) ; « Je vous aime, je vous considère comme le plus grand de nous



JACQUES FERRON. VICTOR-LÉVY BEAULIEU ET GASTON MIRON

tous » (p. 61), « vous qui avez donné naissance à notre littérature » (p. 66). Conscient de son pouvoir, le plus grand dira pourtant de son disciple, dans une missive adressée à John Grube en 1982 : « Il a prétendu dans son *Melville* qu'il ne comprenait pas ce que je lui disais. Je n'en doute pas ; il tombait en transe dès que je lui parlais. [...] avec quelle allégresse il me culbuterait un jour de son chemin ! » (p. 108)

En plus des divers échanges qui s'échelonnent entre 1971 et 1984, le lecteur a aussi droit à un supplément intitulé « Entre cela et ça ». Cette troisième partie comporte des documents inédits comme la « Lettre de Ferron à son père » (p. 99) et le « Début d'un manuscrit inédit de Ferron sur son père » (p. 103) où celui-ci manifeste, à son tour, ouvertement son admiration : « Je suis fier que tu sois mon père ; je pense même que ce que j'ai de meilleur, je le tiens de toi. » (p. 100)

En bref, l'admiration constitue certainement le fil conducteur de cet ouvrage : admiration pour le modèle, pour le père et pour la littérature québécoise en général.